

Coursières et passages muraux dans les églises romanes et gothiques de l'Allemagne du Nord

von Pierre Héliot

Les historiens de l'architecture religieuse ont longtemps négligé les couloirs et coursières longitudinaux logés à l'intérieur des murs ou sur un retrait de ceux-ci. Tantôt peu visibles aux regards du spectateur, tantôt mis en évidence et sollicitant impérieusement l'attention, ces organes méritent pourtant d'attirer et de retenir notre curiosité, soit qu'ils nous révèlent une conception particulière de la bâtisse, soit qu'ils fournissent un des principaux signes distinctifs de certaines familles monumentales, soit enfin qu'ils nous permettent de discerner et de jalonner d'anciens courants artistiques. Ernst Gall, voici déjà plus de cinquante ans¹, et M. Jean Bony² ont reconnu leur intérêt l'un après l'autre. Des études récentes nous ont montré leur grande longévité et leur large dispersion. On sait maintenant que les passages muraux, imaginés dans l'Antiquité, réapparurent en Occident après une longue éclipse, au cours du XI^e siècle; que les maîtres d'œuvre romans les réédifièrent çà et là en Italie, en Catalogne, dans la France méridionale, principalement en Normandie, en Angleterre et dans la région colonaise³; que les gothiques les reprirent et les développèrent à leur tour, surtout dans les zones où ils s'étaient le plus fortement implantés et, avec une égale densité, dans les provinces jouxtant la frontière nord-est de la France capétienne, de la Flandre aux contrées du Rhône moyen⁴.

Les passages muraux et les coursières ne s'accommodent pas des murs minces. Ils exigent au contraire des murs épais pour les contenir ou les porter. Le mur évidé par un couloir se dédouble en une cloison de fond, percée ou non de fenêtres, et une cloison frontale qui, ajourée dès l'origine, tendit très vite à se réduire à une arcature béante. C'est sous ce dernier aspect que se présentent les passages de la fin de la période romane et du début de l'âge gothique. Ressemblant à un portique léger, les arcades juxtaposées y découvrent largement la paroi de fond. Voici complètement réalisé ce que M. Hans Jantzen appelle le mur diaphane: autrement dit, un mur fait de deux enveloppes parallèles dont l'une n'est visible qu'à travers les ouvertures de l'autre. Dans les édifices coiffés de voûtes nervées les supports et les étais de la couverture en pierre, c'est-à-dire les piles et les contreforts, brisent périodiquement le rythme régulier des arcades en

imposant à l'élévation une rigoureuse division en travées, au dehors comme au dedans.

Passages et coursières requièrent une justification. Tout d'abord ils servirent d'organes de liaison: par exemple entre des salles ou chapelles hautes et leurs escaliers d'accès, ou encore entre deux rangées de tribunes. D'autre permettaient d'entretenir et de réparer commodément des verrières d'un abord difficile. Certains enfin, largement ouverts sur le grand vaisseau, pourraient avoir hébergé des choristes qui chantaient en alternance, soit entre eux, soit avec le chœur principal⁵. Mais on s'empressa de leur conférer une valeur ornementale afin de meubler la nudité des surfaces murales, à l'instar des arcatures aveugles. Nombre de constructeurs y prirent assez de goût pour en créer dans un but uniquement décoratif: ainsi de la majorité des triforiums-couloirs qu'aujourd'hui je laisse délibérément à l'écart. Utiles ou non, les passages et coursières furent employés de façon systématique dans le domaine anglo-normand et dans la région colonaise, avec assez de constance pour y constituer l'un des traits distinctifs de trois écoles d'architecture. Les gothiques en firent autant, non seulement en Angleterre et Normandie, mais aussi en Haute-Picardie, Champagne, Flandre et Bourgogne.

En Allemagne les maîtres d'œuvre des époques ottonienne et romane nous ont laissé quelques spécimens remarquables. Les plus anciens sont encore visibles dans l'abbatiale de la Trinité d'Essen, rebâtie selon toute vraisemblance entre 1039 et 1058. Le chœur occidental et les tribunes qui l'accompagnent s'encastrent dans un bloc de façade cubique. Le mur de frontispice des ailes est évidé à son sommet, au dessus des profondes niches qui l'entaillent au rez-de-chaussée, par deux réduits rectangulaires en plan, accessibles par les escaliers des tourelles voisines et fort chichement éclairés chacun par une petite fenêtre, ce qui les rend pratiquement invisibles. Si la pièce du flanc nord paraît avoir jadis assuré la liaison avec un escalier supplémentaire disparu, l'autre est une impasse qui ne conduisait apparemment nulle part⁶. Quant aux murs des bas-côtés et des croisillons, on les fit assez épais à la base pour y creuser des niches et pour établir au dessus une coursière qui, passant le long

des appuis de fenêtres, unissait les tribunes du bloc de façade à celles du chœur oriental⁷.

Je me demande si le premier thème d'Essen n'a pas suscité une réplique, exécutée dans un style plus évolué, à la façade de la cathédrale de Trèves: façade également complexe, mais beaucoup plus articulée, construite pour le principal entre 1040 et 1078. Le motif central n'en est autre que l'abside, saillante cette fois et se greffant sur deux tours latérales plantées en retrait. Deux tourelles d'escalier s'élèvent aux angles de la composition. On dissimula les étages inférieurs de chaque tour derrière un mur épais, que creuse jusqu'à mi-hauteur la grande niche encadrant le portail correspondant. Au dessus de cette arcade on ménagea dans la maçonnerie deux galeries superposées, s'ouvrant sur le dehors à travers d'élégantes arcades et ressemblant de ce fait à des loges; celle du dessus reliant l'escalier voisin au couloir demi-circulaire qui couronne l'abside. J'imagine que cette ordonnance insolite, inspirée d'Essen, fut au surplus importée de l'architecture profane, plus précisément des résidences épiscopales et princières qui perpétuaient à l'occasion la tradition antique des galeries tendues devant les façades. Il me paraît aussi que la singulière ordonnance du Dôme mosellan fut réalisée en deux campagnes de travaux: le gros œuvre vers 1045–1065, les arches et les loges du bas ajoutées au XII^e siècle, peut-être vers 1120⁸.

Au Dôme de Munster il s'agit aussi de raccords, cette fois entre les chapelles et les salles établies dans les tours jumelles du frontispice. Carré en plan, le chœur occidental qui sépare les clochers fut renouvelé entre 1197 et 1203. Deux passages superposés s'encastrent dans les épaisses maçonneries de l'enveloppe et s'ouvrent sur le sanctuaire: celui du premier étage à travers des arcatures occupant presque toute la largeur du panneau; celui du second, aveugle sur la majeure partie de son cours, par l'intermédiaire de quelques baies triplées sous des arcs de décharge⁹.

Sainte-Marie de Brandebourg offrait avant sa destruction, voici près de deux-cents cinquante ans, une version très différente du thème. Erigée vers 1222 par un maître qui interpréta probablement, soit un chevet rhénan triconque, analogue à celui de Notre-Dame de Roermonde, soit un ou plusieurs modèles byzantins, elle épousait le plan d'une croix grecque, cantonnée de quatre tours qui abritaient chacune une tribune au premier étage. Des coursiers intérieures, contournant les trois

absides en hémicycle, reliaient les salles hautes l'une à l'autre, se glissant entre le mur d'enveloppe et les piliers¹⁰. Elles évoquaient celles de l'architecture colonaise, mais s'en différenciaient par les lourdes piles qui portaient les voûtes¹¹.

Je viens de faire allusion à une famille bien connue de chevets colonais construits entre 1150 et 1250. Il s'agit d'absides à deux étages, très romanes de style quoique finalement touchées par le gothique, très rhénanes d'allures, mais où s'implanta, puis se développa un élément apparemment étranger au pays par son principe et sa structure. Cet organe caractéristique de l'école n'est autre qu'une coursière encastree dans un mur épais, au niveau des fenêtres et s'ouvrant sur le sanctuaire à travers de hautes arcades. Accessibles seulement par les escaliers de tourelles qui, sur le prototype, cantonnent la tour centrale, ces étroites galeries reposèrent d'abord sur un haut soubassement en saillie, sur un mur assez épais pour qu'on ait pu l'entailler par des niches. Saint-Martin-le-Grand de Cologne, dont le chevet de plan trilobé remonte aux années comprises entre 1150 et 1172, représente à ce qu'il semble la version originale¹². Le thème se propagea à Cologne même, puis dans la région au prix de modifications qui n'altèrent pas l'essentiel. On conserva le volume triconque aux Saints-Apôtres vers 1200¹³, à Saint-André à la même époque¹⁴, à Saint-Quirin des Neuss commencé peu après 1209¹⁵ et à Notre-Dame de Roermonde en Limbourg hollandais, vers 1220 ou quelques années plus tard¹⁶. Ailleurs on ne garde que l'abside orientale comme à l'abbatiale de Brauweiler vers 1200–1215¹⁷, mais, dans la majorité des cas on remplaça les bras de transept arrondis par des croisillons rectangulaires, autour desquels se prolongea la coursière: ainsi de Saint-Cunibert à Cologne vers 1215–1224¹⁸, de Saint-Séverin dans la même ville quelques années plus tard et sans doute avant la dédicace de 1237¹⁹, enfin de Saint-Pierre à Sinzig vers 1230–1250²⁰.

On ne tarda pas à imposer d'autres variantes au thème initial, d'abord en perçant une rangée supplémentaire de fenêtres dans le haut soubassement. A Neuss, à Saint-Cunibert et à Roermonde on évita le mur du rez-de-chaussée, en remplaçant la ceinture de niches par un étroit portique réservé dans la maçonnerie, plus ou moins similaire de celui du dessus, mais limité à l'hémicycle et fermé à chaque bout; ce qui l'empêche de remplir le rôle d'une voie de circulation. Quoique la Trinité de Caen, Notre-Dame de Soissons²¹, le transept et peut-être le chœur roman de la cathédrale de Tournai²² fussent alors en mesure d'en fournir des

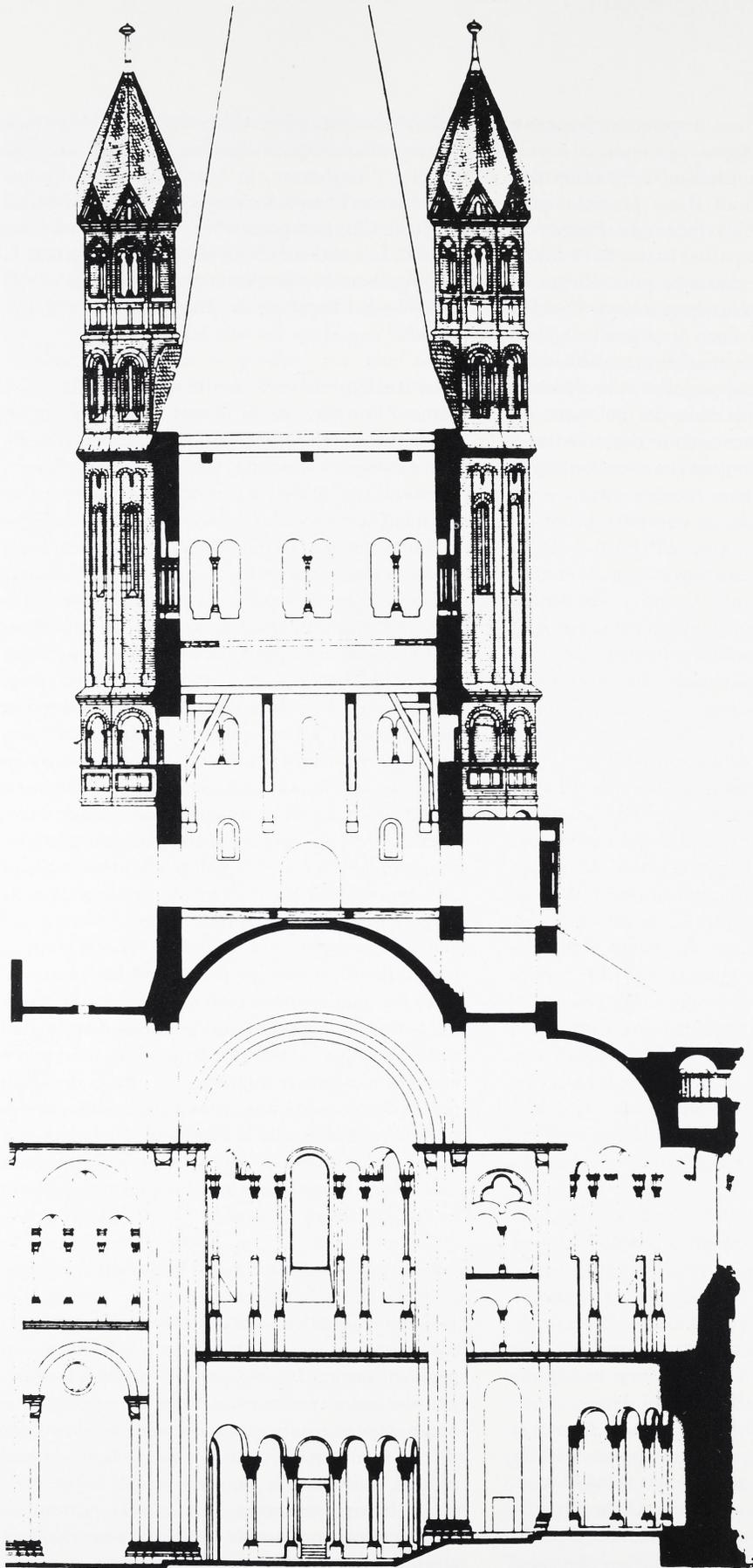
modèles, l'hypothèse d'une inspiration française ne s'impose pas d'une façon péremptoire car il aurait été naturel qu'un Rhénan, sans souci des précédents de l'Ouest dont il est possible qu'il ignorât l'existence, eût eu l'idée de répéter la coursière de l'étage sur les parties basses de l'édifice, tant pour le plaisir des yeux que pour alléger la bâtisse; et cette double préoccupation était à l'ordre du jour en son pays. A Caen le précurseur était parvenu de lui-même à un résultat semblable sous la pression de motifs identiques. Au reste l'écartement relativement considérable des colonnes de soutien et la largeur concomitante des arcades, à Neuss et à Roermonde, contrastent avec la composition serrée des exemplaires français. Mais on ne laissait pas d'associer aussi la coursière haute au véritable déambulatoire: vers 1200 ou 1210 à l'abside de Sainte-Marie-au-Capitole de Cologne, où le collatéral préexistait²³, puis à l'abbatiale d'Heisterbach où il fut conçu en même temps que les superstructures, et le chevet de cette dernière, commencé l'an 1202, fut sans doute terminé avant 1227²⁴.

Les coursières de l'école colonaise n'ont assurément rien à voir avec les coursières et couloirs d'Essen et de Trèves. Leur filiation est controversée. Ernst Gall s'est efforcé de prouver qu'on les avait importées de Normandie par l'intermédiaire des autres provinces de la France septentrionale²⁵. Werner Meyer-Barkhausen a préféré les imputer à une création indigène, exempte de toute influence étrangère²⁶. Il est évident que, la coursière mise à part, les monuments que je viens d'énumérer se rattachent étroitement à l'architecture romane de Rhénanie, dont ils constituent l'une des phases ultimes. Il est également certain que le mur dédoublé, afin d'héberger des couloirs ou des alvéoles, n'était pas inconnu dans la région aux XI^e et XII^e siècles: témoins les chapelettes annexées aux chœur et croisillons du Dôme de Spire²⁷, et la galerie extérieure de la chapelle Saint-Gothard de Mayence²⁸, outre les exemplaires précités d'Essen et de Trèves. Mais l'emploi systématique du mur diaphane autour des absides ne saurait s'expliquer seulement par l'extension d'un simple procédé de construction. Il exige une technique savante et bien mise au point. Il traduit surtout une esthétique monumentale élaborée jusqu'en ses détails. Nous en trouvons la preuve dans l'élégance des formes et la gracilité des supports, qui frappent déjà le spectateur dans le prototype supposé: Saint-Martin-le-Grand. Même si l'on acceptait que la chapelle prismatique de l'abbatiale sarroise de Mettlach eût fourni l'ébauche à la fin du X^e siècle²⁹ – conjecture

plausible –, il faudrait admettre aussi l'existence d'intermédiaires qu'à notre connaissance la Normandie, l'Angleterre, le Nord-Est de la France médiévale et la zone lombarde – l'abside de Saint-Fidèle de Côme en particulier – sont seules à nous fournir. Les maîtres d'œuvre qui introduisirent la formule dans la métropole rhénane l'auraient-ils recueillie à l'ouest de la Meuse ou au sud des Alpes?

Une autre hypothèse ne mérite peut-être pas moins créance. Considérons le chœur occidental qu'on ajouta vers 1180–1185 en tête de la nef de Saint-Georges à Cologne. C'est une salle cubique, formant le rez-de-chaussée d'une grosse tour qu'on n'a jamais terminée. Au dessus des larges niches qui entaillent son haut soubassement nous distinguons, à travers des arcades très inégales en dimensions, un couloir périphérique à claire-voie, qu'on logea dans la masse d'un mur épais, mais dédoublé au niveau des fenêtres pour l'accueillir. Ici les formes sont lourdes et les pleins l'emportent de beaucoup sur les vides. Rien de la légèreté caractéristique de Saint-Martin-le-Grand qui est pourtant un peu plus âgée. L'arcade centrale de chaque côté, ouverte en face d'une fenêtre, est bien plus ample et plus haute que ses voisines, basses et jumelées sous des arcs de décharge³⁰. Il y a là une composition triangulaire, semblable à celle des galeries hautes du chœur à la Trinité de Caen et des croisillons à la cathédrale de Winchester³¹. Le rapprochement, énoncé par Gall, est très suggestif. Cependant, à part la coupole sur pendentifs, byzantine par ses origines, l'ordonnance très équilibrée et certains éléments de structure paraissent dénoter l'interprétation directe d'un modèle antique: celle sans doute d'un martyrium doté d'une coursière intérieure au niveau des fenêtres, ce dont nous connaissons au moins un exemplaire³². Au XII^e siècle la Rhénanie était peut-être encore assez riche en monuments gallo-romains pour offrir, elle aussi, des modèles propres à susciter des répliques dans le pays.

Concluons en retenant trois hypothèses presque aussi plausibles l'une que l'autre, au point que je n'ose choisir entre elles. L'architecte de Saint-Martin se fit la main au préalable: en Rhénanie en spéculant sur une bâtisse inconnue du Bas Empire, encore existante en ce temps-là, ou sur une réplique romane également disparue; ou bien en collaborant à l'érection d'une église neuve, soit en Italie septentrionale, soit dans le domaine anglo-franco-normand. Interprète certes, il se révéla néanmoins créateur en osant donner au thème une élégance sans doute jamais atteinte avant lui³³.



*Abb. 1 Cologne, St.
Martin-le-Grand,
coupe sur le trasept
et l'apside*



Abb. 2 Bonn, Collégiale, élévation de la nef

Pourtant l'art de l'Europe occidentale ne tarda pas beaucoup à exercer son emprise, d'une manière cette fois peu contestable, sur les églises de la région colonaise. La nef de la collégiale de Bonn pose un problème chronologique difficile à résoudre convenablement. C'est un vaisseau dont on attribue communément la construction aux environs de 1220. Il représenterait exactement la dernière phase du roman de la contrée, si ses superstructures ne comportaient trois organes alors insolites sur les rives du Rhin: un triforium-couloir, une coursière cheminant dans chaque travée entre cinq fenêtres de hauteur inégale et autant d'arcades béantes, enfin des arcs-boutants légers. L'hypo-

thèse d'un renouvellement des étages supérieurs au lendemain d'un incendie survenu l'an 1239 me paraît très plausible³⁴. Tout cela semble avoir été importé de l'Ouest. A cet égard les étais ne prêtent pas à discussion, ni la superposition de deux galeries orientées l'une et l'autre vers l'intérieur de l'édifice. Comme je ne connais rien de semblable dans le Nord-Est de la France, je suis contraint d'en chercher les sources en Angleterre ou Normandie; ce que nous suggère d'ailleurs les arcatures aveugles qui, entaillant la paroi externe du mur, emboîtent les fenêtres hautes. Toutefois je n'ai retrouvé le type de la coursière de Bonn, passant entre un léger rideau d'arcades et des fenêtres groupées, qu'au

chœur de la cathédrale de Lincoln – celui de saint Hugue –, aux transepts et nefs de Saint-Pierre à Genève et de Notre-Dame à Lausanne dont les attaches anglo-normandes sont évidentes. Je n'ai retenu que des monuments bâtis en style gothique avant 1220, mais je sais que le thème fit école outre Manche durant le second quart du XIII^e siècle³⁵. Inscrivons donc les superstructures de Bonn dans la zone d'expansion de l'architecture britannique, même si la transmission se fit par un relais continental³⁶.

Plus archaïsante que celle de la collégiale rhénane, la nef de Roermonde pose également une énigme. La coursière y surmonte des tribunes et non un triforium. Elle s'insinue entre des fenêtres et des arcades triples et non quintuples. On peut l'assigner aux années comprises entre 1220 et 1240. Si elle est plus jeune que celle de Bonn, elle résulte peut-être d'une simplification de sa devancière. Dans le cas contraire il conviendrait de lui chercher un modèle à Genève ou dans une église similaire³⁷. Quant à la tour de croisée, elle répond de prime abord à une tradition rhénane par sa forme prismatique, son implantation sur des trompes, sa coupole et ses dehors. Son élévation interne cependant nous indique que le schéma issu de Spire, de Mayence, de Worms ou d'ailleurs fut retouché sous une influence étrangère, car la lanterne est contournée à son sommet par une galerie périphérique à claire-voie, sans doute empruntée au domaine anglo-normand, soit directement, soit par un intermédiaire français³⁸.

Venons en maintenant à Saint-Géréon de Cologne, où les idées des maîtres de la région au temps des Staufens s'exprimèrent de la façon la plus complète et la plus spectaculaire, à vrai dire avec l'aide de leurs confrères de l'Europe nord-occidentale. Il s'agit en l'occurrence de la nef de l'édifice, curieusement plantée sur une rotonde gallo-romaine qui a commandé son volume global. De 1219 à 1227 on en a fait une gigantesque lanterne à quatre étages, tous ajourés, enveloppés par une ceinture de niches antiques au rez-de-chaussée, par des tribunes au premier, par des coursières ouvertes sous de larges arcades aux second et troisième. Le dédoublement de l'enveloppe, les voûtes d'arêtes à fuseaux dans les tribunes, les fenêtres polylobées, la sculpture décorative, la coupole nervée et la »galerie naine« qui, couronnant les murs, regarde seule vers le dehors : tout cela rattache l'ensemble, tant à la famille des absides colonaises qu'à certains sanctuaires prismatiques de Rhénanie. On a déjà évoqué à son sujet la chapelle funéraire de

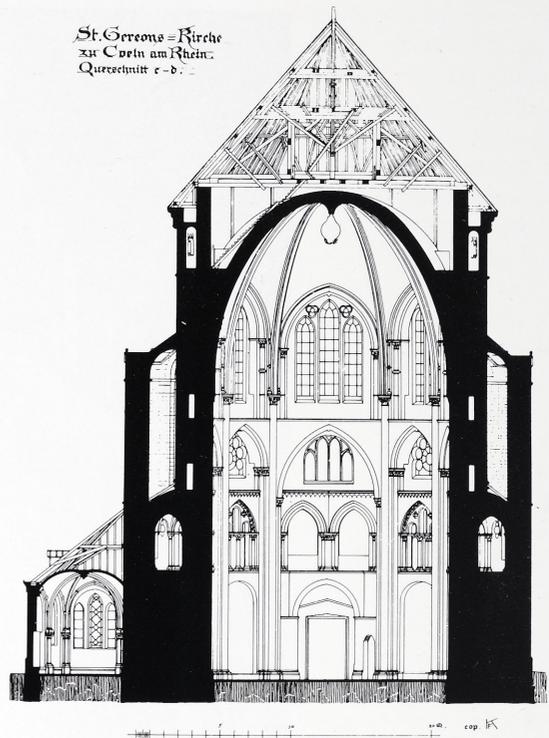


Abb. 3 Cologne, St. Géréon, coupe transversale de la nef

Mettlach que j'ai citée à propos de Saint-Martin-le-Grand. Mais le corps central à dix côtés de la défunte chapelle Saint-Jean à Worms offrait une préfigure toute récente alors ou contemporaine – puisqu'édifiée vers le début du XIII^e siècle –, bien plus évoluée que la vieille ébauche sarroise, voire touchée par le verticalisme que nous allons voir triompher avec éclat³⁹. Les racines allemandes de Saint-Géréon sont assurément nombreuses, capitales même. Néanmoins le constructeur fit un pressant appel, pour la conception plus encore que l'exécution, à une idéologie et à des procédés étrangers. La nef est une œuvre saisissante, audacieuse, robuste et qui pourtant, vue du dedans, paraît remarquablement légère. Ses proportions très élancées, la prépondérance qu'on y donna aux lignes verticales, sa membrure vigoureuse, ses piles flanquées de hautes colonnes qui fusent d'un seul jet jusqu'aux retombées de leur charge, les lancettes jumelées de son dernier étage, ses arcs-boutants enfin : tout cela en fait une œuvre d'esprit résolument gothique – la plus ancienne d'Allemagne – et contraste quelque peu avec le reste de la famille de Saint-Martin-le-Grand, qui dépeuplait comme à regret ses allures romanes⁴⁰.

Malgré le nombre des étages et des membres d'architecture, la composition est très aérée en raison de la multiplicité des sources de lumière, réparties sur quatre niveaux, et des surfaces étendues qu'occupent les verrières hautes. Le maître d'œuvre fut manifestement gagné par les tendances qui entraînaient une élite de constructeurs de l'Europe occidentale vers la métamorphose de l'église en une cage vitrée. Amorcée dès le XI^e siècle en Normandie et peut-être dans les Bourgognes, le mouvement produisit déjà plusieurs fruits remarquables au XII^e⁴¹, en attendant d'atteindre son but à l'avènement du style rayonnant⁴². A cet égard Saint-Géréon peut soutenir la comparaison avec quelques monuments contemporains, c'est-à-dire érigés vers 1200–1230 : le chevet droit de la cathédrale de Laon et l'abside de Moret en Gâtinais. Aux étages supérieurs le mur a disparu, remplacé par un squelette de piles et d'arches dont les vitraux remplissent les intervalles. Il y a dans tout cela une structure logique, audacieuse et presque réduite à une ossature, une recherche enfin des effets lumineux qui semblent plus françaises qu'anglaises.

Passons maintenant du général aux détails. L'élévation à quatre étages fut courante dans les grandes basiliques élevées dans le Nord de la France entre 1150 et 1210, mais elle comportait exceptionnellement deux passages muraux – dont un triforium –, accouplés l'un à l'autre et regardant tous deux vers l'intérieur du vaisseau, comme à Cologne. A ma connaissance en effet ces spécimens hors série sont actuellement au nombre de deux : les nefs des cathédrales de Noyon⁴³ et de Rouen⁴⁴. On retrouve la même disposition sur des bâtisses où, par suite de la suppression des tribunes, le nombre des étages fut ramené à trois : à l'arrière-chœur de la primatiale de Canterbury, aux croisillons de l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly en Beauvaisis, au transept occidental de Noyon, à la Madeleine de Troyes, aux cathédrales de Genève et Lausanne, pour nous en tenir aux monuments antérieurs à 1220⁴⁵. Il est rare également qu'on ait superposé deux passages à claire-voie, c'est-à-dire ajourés sur leurs deux flancs, avant les environs de 1240, comme aux absides de Cerisy-la-Forêt, de Peterborough et de Moret, aux croisillons de Saint-Germer et de Noyon, finalement à la rotonde de Saint-Géréon. Les piles de cette dernière embrassent trois étages et portent à leur sommet le surplomb peu prononcé de la coursière supérieure. Voici un trait bien britannique⁴⁶, qui semble n'avoir presque jamais fait école sur le continent et tomba d'ailleurs en désuétude peu après 1200⁴⁷. Il y a d'autres similitudes avec les églises de la France septentrionale. Ainsi

des arcs-boutants montés sur de hautes culées qu'amortissent des chaperons en bâtière. Ainsi des fenêtres du troisième étage, constituées par des lancettes jumelées sous un tympan que perce un trilobe ; elles se rattachent donc au même type que les fenêtres hautes de l'abbatiale champenoise d'Orbais, des cathédrales de Chartres et Soissons. Il n'est pas jusqu'aux baies de tribunes, groupées selon les travées au nombre de deux ou trois sous un arc de décharge, qui n'évoquent celles du chœur à Saint-Germer où l'on constate des variantes identiques.

En conclusion le maître de Saint-Géréon, soucieux d'enrichir et de moderniser le thème des rondes rhénanes, s'en fut étudier sur place les églises nouvelles de France et sans doute d'Angleterre⁴⁸, sans choisir apparemment aucune d'entre elles pour modèle principal. Il rapporta de son voyage des idées puisées çà et là. Il composa d'après ses souvenirs, ses croquis et ses notes un schéma cohérent d'élévation qu'il mit en œuvre selon le style de son pays.

La coursière colonaise a fait rapidement école dans l'Allemagne du nord-ouest, mais sans se limiter au chevet. Je pense que le transept occidental, qui occupe tout l'intérieur du bloc de façade à la collégiale de Xanten en Basse-Rhénanie, fut conçu, puis exécuté sous l'influence des chevets colonais contemporains. Il s'agit en effet d'un vaisseau à deux étages, bâti vers 1190–1213. Des annexes périphériques qu'on dirait creusées dans un mur très épais l'enveloppent au rez-de-chaussée. Elles portent d'étroites et hautes tribunes bien éclairées. Somme toute, une version allégée d'un type monumental roman, propre au secteur de la Meuse moyenne, et plus précisément du plus récent spécimen : celui de Saint-Servais à Maastricht dont les tribunes et les dépendances sont plus larges⁴⁹.

Cependant la Westphalie et la Basse-Saxe, où les Rhénans diffusaient leurs procédés et leur style, n'échappaient nullement à la contagion. Le phénomène est manifeste aux cathédrales de Munster et d'Osnabruck, où nous retrouvons la coursière colonaise : dans la première autour du chœur et sur le mur est des croisillons depuis une date voisine de 1250–1265⁵⁰, dans la seconde autour du chœur construit entre 1254 et 1277⁵¹. Plus âgé puisqu'érigé vers 1210–1230, le chœur du Dôme de Minden doit être rangé dans la même famille, quoique on y ait enrichi le thème initial par l'addition d'une galerie supplémentaire, superposée à la précédente⁵². Il y a là un jeu de couloirs muraux et d'arcatures qu'on

peut expliquer par des réminiscences de monuments anglo-normands⁵³. Or j'ai déjà plusieurs fois eu l'occasion d'attribuer à l'influence, directe ou détournée, de l'architecture d'Angleterre ou de Normandie certains traits d'églises contemporaines, riveraines de la Meuse et du Rhin : la rotonde de Saint-Géréon, les nefs de Bonn et de Roermonde, à quoi l'on pourrait ajouter le clocher de Saint-Martin-le-Grand à Cologne⁵⁴.

Lorsque l'archevêque Gérard zur Lippe eut entrepris de rénover la cathédrale de Brême, on convint d'asseoir sur les murs épais du rez-de-chaussée, conservés par souci de limiter les dépenses, un étage percé de grandes fenêtres, devant lesquelles on fit passer une coursière intérieure. Le couloir chemine à découvert, sauf quand il franchit les étroits massifs de maçonnerie auxquels s'adossent les faisceaux de colonnes qui portent les hautes voûtes. Il contourne le chœur, les croisillons et se poursuit tout au long de la nef. L'ouvrage, apparemment confié à un maître d'œuvre et à une équipe venus de la région colonaise, fut exécuté vers 1230–1250. On le réédita sur le bas-côté nord de la nef, renouvelé de 1502 à 1522⁵⁵. On traita d'identique façon les nef et transept de Notre-Dame à Magdebourg vers 1220–1240. Là encore certains détails de la facture nous ramènent vers les milieux artistiques de la métropole rhénane⁵⁶. Enfin, lorsqu'on eut décidé de restaurer l'abbatiale d'Essen, ruinée par un incendie l'an 1275, et de lui substituer une église-halle gothique, on garda le soubassement des murs ottoniens dans les bas-côtés et les coursières qu'il portait, sauf à remettre ces dernières en état et à entailler profondément leur dallage pour loger les colonnades qui soutiennent les voûtes. Le travail se fit probablement à la fin du XIII^e siècle et au début du suivant.

La Frise centrale, plus précisément le secteur avoisinant l'estuaire de l'Ems, recueillit de Westphalie, avec bien d'autres choses, le thème de la coursière colonaise au profit de quelques églises paroissiales en brique, toutes élevées sans doute au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle et situées dans les limites de l'ancien diocèse de Munster. Le chœur de Termunten n'est qu'une réplique à l'échelle réduite de celui d'Osnabruck⁵⁷. Les chœurs et croisillons d'Osteel⁵⁸ et de Bunde⁵⁹ offraient aussi des spécimens de la formule, qui prit d'autres formes sur la nef d'Engerhufe par imitation des niches murales⁶⁰. Je suis moins affirmatif à l'égard de la nef basilicale de Marienhufe, gratifiée d'un faux triforium et dont la coursière haute,



Abb. 4 Brême, Cathédrale, chœur

actuellement détruite, ne ressemblait à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici⁶¹.

L'église-halle westphalienne se propageait alors dans une seconde province de l'architecture en brique : celle des contrées allemandes riveraines de la Baltique où les jeunes cités maritimes, enrichies par une rapide prospérité, se dotaient l'une après l'autre de vastes églises paroissiales, susceptibles d'éclipser les cathédrales dont elles dépendaient. Lubeck montra l'exemple et donna le ton dans cette zone naguère assez pauvre en édifices de qualité. L'œuvre-maitresse y fut Sainte-Marie, appelée à rayonner jusqu'aux bords de l'Oder. Lorsqu'on eut décidé de la renouveler, les patriciens de la ville choisirent le type monumental que le pays natal de la majorité d'entre eux – la Westphalie – exportait dans la direction de l'est. Vers 1250–1260 ils élevèrent donc une nef-halle qui eût répondu aux normes si les murs latéraux, plus épais que d'habitude, n'avaient été entaillés au niveau du soubassement par des niches et, au dessus, par de profondes embrasures où s'encadraient les fenêtres. On put ainsi ménager une coursière intérieure devant les verrières⁶². D'où venait cet organe dont aucune église-halle connue n'offrait le modèle, sauf la cathédrale de Poitiers? Faut-il remonter jusqu'au prototype? Faut-il admettre qu'il aurait suscité entre Elbe et Rhin une réplique disparue,

plus fidèle que le Dôme de Paderborn où l'on négligea de reproduire le passage? Faut-il imaginer un transfert de la coursière colonaise – déjà émigrée à Brême en attendant de s'implanter à Munster et Osnabruck – du vaisseau principal au flanc des nefs latérales? Ces deux hypothèses me paraissent plus vraisemblables que toute autre, mais nous sommes encore trop mal renseignés sur les choses de ce temps-là pour opter résolument en faveur de l'une d'elles. Je pencherais quand même volontiers pour une troisième⁶³, car certaines églises d'Angleterre et de Normandie⁶⁴ – pays avec lesquels les villes hanséatiques entretenaient des relations commerciales – auraient pu suggérer l'idée d'une pareille extension.

La nef de Lubeck fit aussitôt école en Poméranie, Mecklembourg et Brandebourg. Elle n'y transmit pas seulement le type de la halle, mais aussi la coursière réservée dans les murs des ailes: tout d'abord, semble-t-il à Saint-Nicolas de Stralsund dans sa première version, postérieure de quelques années seulement à son modèle⁶⁵; puis, à la fin du siècle, à Sainte-Marie de Neubrandenburg, consacrée l'an 1298 et terminée postérieurement⁶⁶. Suivirent Sainte-Marie de Prenzlau vers 1325–1340⁶⁷ et Sainte-Marie de Pasewalk au cours du XIV^e siècle⁶⁸. La coursière enveloppe complètement les trois dernières de ces églises à l'exception de la façade⁶⁹. Il est probable qu'entre le prototype et les exemplaires de style rayonnant s'intercalèrent, à côté de Stralsund, Sainte-Marie de Rostock dans son état primitif, qui commença également de prendre forme vers 1250–1260⁷⁰, et Saint-Nicolas de Berlin entre 1260 et 1280 ou environ⁷¹.

Cependant les riches bourgeois des villes hanséatiques ne crurent bientôt mieux faire, pour affirmer le prestige de leur cité, que de troquer la formule de la halle contre celle des fameuses cathédrales du Nord de la France. A Sainte-Marie de Lubeck ils décidèrent de poursuivre les travaux de la nef par l'érection d'un chœur basilical à déambulatoire et chapelles rayonnantes, construit vers 1260–1280. La coursière établie le long des collatéraux fut continuée jusqu'à l'extrémité orientale des travées droites de ceux-ci; on la répéta même autour des deux chapelles qui forment faux croisillons: vers 1260–1270 au sud, au XIV^e siècle sur le flanc nord⁷². On simplifia néanmoins le thème originel car la brique s'accommode mal d'une plastique compliquée, et parce qu'en outre on renonça au triforium, remplacé par une coursière à mi-hauteur, qu'on adossa au mur d'appui des fenêtres hautes et qu'on dota d'une balustrade. L'élévation à deux étages

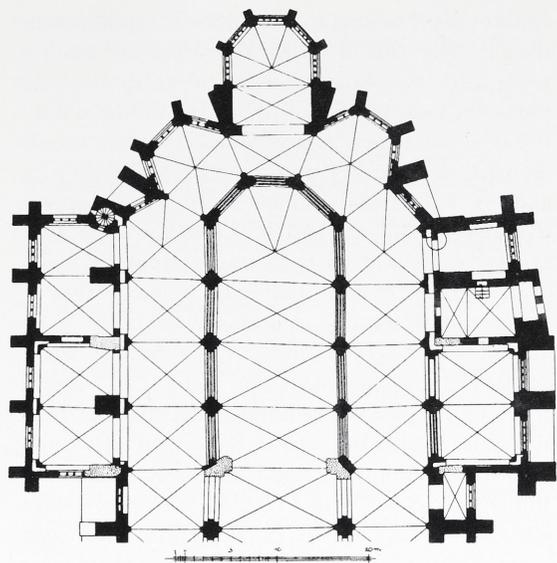


Abb. 5 Lübeck, Ste. Marie, plan du chevet avec l'indication de la coursière basse

comportant une coursière intérieure n'était alors pas nouvelle en Allemagne. Nous en avons examiné nombre d'exemplaires des XII^e et XIII^e siècles, répartis entre les pays du bas Rhin, la Westphalie et la Basse-Saxe. En ce temps-là le plus jeune en était la collégiale Saint-Victor de Xanten dont la reconstruction, amorcée vers 1263, devait traîner jusqu'en 1559. Le chevet de l'édifice, bâti en premier lieu, rappelait beaucoup par son plan exceptionnel celui de Notre-Dame de Trèves, tout en se rattachant à la tradition colonaise par une élévation⁷³ qu'il était appelé à diffuser dans la Gueldre néerlandaise aux XV^e et XVI^e siècles: à la nef de Saint-Martin de Zaltbommel et à Saint-Eusèbe d'Arnhem⁷⁴. Mais l'abside de ces églises ne s'enchaînait dans un déambulatoire qu'à Sainte-Marie-au-Capitole, Heisterbach et Munster⁷⁵; encore n'y avait-il de chapelles rayonnantes, et fort archaïques, que dans la seconde des trois⁷⁶. A vrai dire, la brique exceptée, tout nous invite à chercher une filiation en France: le plan, le style, les proportions et même l'élévation. Les historiens allemands ne s'y sont pas trompés. Les solutions proposées requièrent cependant un nouvel examen.

Voyons d'abord le plan. Les chapelles rayonnantes, peu saillantes, dessinent sur le sol la moitié d'un hexagone et s'incorporent pratiquement au déambulatoire, puisque la voûte de chacune d'elles est commune avec celle de la travée correspondante du collatéral. Cette formule, mise au point vers 1200 sur la cathédrale de Soissons, se recommandait par ses

facilités d'exécution ; aussi obtint-elle un vif succès dans les Pays-Bas et l'Allemagne du Nord où l'on répugnait aux volumes complexes⁷⁷. Elle se prêta à plusieurs variantes qu'il me semble inutile d'énumérer⁷⁸. Saint-Nicolas de Gand, les cathédrales de Tournai et d'Utrecht nous en fournissent les plus anciens spécimens connus dans les provinces riveraines de la mer du Nord. Mais toutes ces églises se divisent en trois étages, dont un triforium⁷⁹. Or les grandes basiliques à deux étages et coursière intérieure se cantonnaient alors en Normandie⁸⁰ : c'étaient le chœur de la cathédrale de Coutances, probablement bâti vers 1230–1240⁸¹, et les chœurs malheureusement détruits de deux abbaciales avoisinant la basse Seine : celui de Saint-Wandrille, renouvelé vers 1250–1300, et celui de Jumièges, relevé entre 1267 et 1325, peut-être achevé l'an 1278. Si la coursière normande était habituellement rehaussée d'une balustrade ajourée, comme à Lubeck, les églises que je viens de citer se distinguaient en revanche de Lubeck par la forme de leurs supports – piliers ou colonnes – et par le plan des chapelles du chevet, car le tracé soissonnais ne fut apparemment pas introduit en Normandie. Poussons davantage les comparaisons. A Lubeck un rideau serré de grêles colonnes et de moulures habille le noyau des piles ; quelques unes fusant d'un seul jet jusqu'aux retombées des hautes voûtes. Assez vite implantée dans le gothique normand – au chœur de la cathédrale de Bayeux et au vaisseau central de Norrey en Bessin⁸² –, cette facture allait bientôt émigrer dans le gothique rayonnant par le truchement de Saint-Denis, à partir des années 1230 ; néanmoins ce sont surtout quelques exemplaires normands qu'évoquent les contours déchiquetés des piles de Sainte-Marie⁸³.

A Lubeck encore les grandes arcades sont découpées en nombreuses et fines moulures ; et c'est aussi un trait anglo-normand qu'on retrouve à Bayeux.

Le style du chevet de Sainte-Marie est le gothique rayonnant, éclos dans la région parisienne vers 1230–1240, puis diffusé dans les autres provinces françaises, voire sur les terres d'Empire : ainsi de la nef de Strasbourg, du Dôme de Cologne, des chevets d'Utrecht et de Xanten. Quant aux proportions, bien plus élancées qu'en Normandie et surtout qu'en Flandre⁸⁴ et en Bretagne, ce sont celles des basiliques majeures d'Ile-de-France, Champagne et Picardie. Avec ses 38 m. de hauteur sous voûte le chœur de Lubeck rivalise avec Amiens, Reims et Chartres. En conclusion le maître de Sainte-Marie paraît avoir choisi un canevas normand et l'avoir retouché à l'aide de traits et d'éléments empruntés à d'autres secteurs de la France septentrionale. Comme son prédécesseur il fit école dans les cités Baltiques, mais c'est uniquement à Saint-Nicolas de Stralsund qu'on reproduisit cette fois le thème de la coursière. Ici le chœur basilical, succédant à une halle, prit corps vers 1276 ou 1280 et s'ouvrit au culte en 1305, sinon 1296. La coursière basse, ménagée au flanc des anciens collatéraux, se poursuivit désormais autour des chapelles rayonnantes afin d'englober le chevet entier dans son circuit, tandis qu'une coursière haute accentuait la division du chœur en deux étages, comme dans le modèle ; on devait prolonger cette dernière jusqu'aux tours de façade lorsqu'on renouvela la nef d'après le patron du sanctuaire, dans la première moitié du XIV^e siècle⁸⁵.

NOTES

N.B. Le mot *Kunstdenkmäler* est remplacé par le sigle *Kdm.*

¹ E. Gall, *Niederrheinische und normännische Architektur im Zeitalter der Frühgotik, I: die niederrheinischen Apsidengliederungen nach normännischen Vorbildern*, Berlin 1915.

² J. Bony, *La technique normande du mur épais à l'époque romane*, Bull. monumental, XCVIII, 1939, p. 154ss., et *The resistance to Chartres in early XIIIth cent. architecture*, Journ. of the British Archaeol. Association, 3^e série, XX–XXI, 1957–1958, p. 35ss.

³ Voir, outre les deux premiers des ouvrages précédents, P. Héliot, *La cathédrale de Cefalu... et les galeries murales dans les églises romanes du Midi*, *Arte lombarda*, XI, 1966, p. 9ss., et *Les coursières et les passages muraux dans les églises du Midi de la France, de l'Espagne et du Portugal aux XIII^e et XIV^e s.*, *Anuario de estudios medievales*.

⁴ Voir en dernier lieu P. Héliot, *Triforiums et coursières dans les églises gothiques de Bretagne et de Normandie*, *Annales de Normandie*, 1969, p. 115ss., et *Passages muraux et coursières dans les églises gothiques du N.-E. de la France médiévale, de la Lorraine et des pays du Rhône moyen*, *Rev. suisse d'art et d'archéol.*, XXVII, 1970, p. 21ss. On trouvera dans mes articles la bibliographie du sujet.

⁵ P. Héliot, *Les abbaciales de St-Sever et de Preuilley-s/Claise, les tribunes de transept et l'emplacement des choristes dans les églises romanes*, Bull. de la Soc. nat. des antiquaires de France, 1965, p. 224–234 ; E. Gall, *art. Engelchor dans Reallexikon zur deutschen Kunstgeschichte*, V, Stuttgart, 1967, col. 314–318, et *Dome und Klosterkirchen am Rhein*, Munich 1956, p. 81, 82 et 87.

⁶ W. Zimmermann, *Das Münster zu Essen*, Essen 1956 (Kdm. des Rheinlandes, Beiheft III), p. 228 ; H. Borger, dans L. Küppers, *Das Essener Münster*, Essen 1963, p. 33.

⁷ Zimmermann, *op.cit.*, p. 238 et 240 ; Borger, *op.cit.*, p. 24 et 36, pl. 10, 13 et 50. On a remanié la coursière lorsqu'on renouvela l'édifice aux XIII^e et XIV^e siècles.

⁸ H. E. Kubach, *Die Stellung von Trier und Koblenz in der niederrheinischen Baukunst des 11. Jhts.*, *Trierer Ztschr.*, XIV, 1939, p. 60–62 ; P. Héliot, *Les antécédents et les débuts des coursières anglo-normandes et rhénanes*, *Cahiers de civilisation médiévale*, II, 1959, p. 433–435 ; N. Irsch, dans *Kdm. der Rheinprovinz*, XIII, 1^e partie, Düsseldorf 1931, p. 83, 84, 92, 93, 97 et 99 ; L. Grodecki, *Au seuil de l'art roman : l'archit. ottonienne*, Paris 1958, p. 273–274.

- ⁹ W. Burmeister, *Die westfälischen Dome...*, 2^e éd., Munich-Berlin 1951, p. 55-56 et pl. 70; M. Geisberg, dans *Bau- und Kdm. von Westfalen*, XLI, (Munster 1937), p. 42, fig. 1379, pl. 28-30, 33 et 37.
- ¹⁰ P. Eichholz, dans *Kdm. der Provinz Brandenburg*, II, 3^e partie, Berlin 1912, p. 121 ss.
- ¹¹ M. R. Branner a proposé d'expliquer les coursières et les fenêtres jumelées de l'édifice par un emprunt à l'architecture du Nord de la France; voir son article sur *The transept of Cambrai cathedral*, Gedenkschrift E. Gall, Munich-Berlin 1965, p. 84, n. 41. Cette idée me semble trop peu fondée pour mériter d'être retenue. Les supports des arcades qui bordent les coursières françaises et anglaises sont aussi légers que dans le groupe colonais. Quant aux fenêtres jumelées, elles étaient en usage dans l'architecture byzantine des XI^e et XII^e siècles.
- ¹² W. Meyer-Barkhausen, *Das grosse Jahrhundert kölnischer Kirchenbaukunst*, Cologne, 1952, p. 12 ss.; H. Rathgens, dans *Kdm. der Rheinprovinz*, VII, 1^e partie, Dusseldorf 1911, p. 360, 361, 366-368, 373 et 374; Gall, *Niederrhein. und normän. Archit.* (op. cit., n. 1), p. 81 ss.; A. Verbeek, *Kölner Kirchen*, Cologne 1959, p. 56-57.
- ¹³ Meyer-Barkhausen, loc. cit.; W. Ewald, dans les *Kdm. cit.*, VI, 4^e partie, Dusseldorf 1916, p. 126-128 et 132-136; Gall, op. cit., p. 1 ss.; Verbeek, op. cit., p. 45.
- ¹⁴ Meyer-Barkhausen, op. cit., p. 77, 79 et 80; H. Rathgens, dans les *Kdm. cit.*, VI, 4^e partie, Dusseldorf 1916, p. 47; Gall, op. cit., p. 98; Verbeek, op. cit., p. 44.
- ¹⁵ W. Bader, *S. Quirinus zu Neuss*, Ratingen 1955, p. 127-134; Meyer-Barkhausen, p. 47 ss.; Gall, p. 104 ss.
- ¹⁶ Meyer-Barkhausen, p. 72-76; Gall, *Dome und Klosterkirchen* (op. cit., n. 5), p. 94; F. Vermeulen, *Handboek tot de geschiedenis der nederlandsche bouwkunst*, I, La Haye 1928, p. 298 ss. Les dates de construction sont très incertaines; cf. E. H. Ter Kuile, dans le *Kunstreisboek voor Nederland*, IV, 2^e éd., Amsterdam 1956, p. 166 ss.
- ¹⁷ Meyer-Barkhausen, p. 45; W. Bader, *Die Benediktinerabtei Brauweiler bei Köln*, Berlin 1937, p. 212 ss.; Gall, *Nieder. und normän. Archit.*, op. cit., p. 85 ss.
- ¹⁸ Meyer-Barkhausen, p. 54 ss.; Ewald, op. cit., p. 257, 260 et 263; Gall, op. cit., p. 98 ss.; Verbeek, op. cit., p. 52.
- ¹⁹ H. Roth, dans les *Kdm. cit.*, VII, 2^e partie, Dusseldorf, 1929, p. 255, 256 et 261-263; Verbeek, p. 61.
- ²⁰ Meyer-Barkhausen, p. 92 ss.; A. Verbeek, dans les *Kdm. cit.*, XVII, 1^e partie Dusseldorf 1938, p. 612 et 616.
- ²¹ P. Héliot, *Les églises de l'abbaye de Notre-Dame à Soissons et l'archit. romane dans le Nord de la France capétienne*, Rev. belge d'archéol. et d'hist. de l'art, 37, 1968.
- ²² P. Héliot, *La cathédrale de Tournai et l'archit. du Moyen Age*, ibid., XXXI-XXXIII, 1962-1964 [1969], p. 39 et 83-86.
- ²³ Meyer-Barkhausen, op. cit., p. 44-45; Gall, op. cit., p. 80-81; H. Rathgens, dans les *Kdm. cit.*, VII, 1^e partie, Dusseldorf, 1911, p. 214, et *Die Kirche S. Maria im Kapitol zu Köln*, Dusseldorf, 1913, p. 87, pl. 3, 5 et 6; Verbeek, op. cit., p. 56-57.
- ²⁴ Meyer-Barkhausen, p. 71-72; Gall, p. 86-92. Si le caractère colonais de la coursière de l'abside ne me paraît guère contestable, les sources d'inspiration du chevet de cette église me semblent multiples et difficiles à démêler; voir P. Héliot, *Les déambulatoires dotés de niches rayonnantes*, *Cahiers de civilisation médiévale*, VI, 1961, p. 319-320.
- ²⁵ Son op. cit. est entièrement consacré à cette démonstration. J'ai moi-même ajouté quelques arguments à sa thèse: P. Héliot, *Du carolingien au gothique: l'évolution de la plastique murale dans l'archit. religieuse du N.-O. de l'Europe, IX^e-XIII^e s.*, Mém. présentés... à l'Acad. des inscriptions et belles-lettres, XV, 2^e partie, 1966, p. 77-78.
- ²⁶ Voir son op. cit.
- ²⁷ Cf. Fr. Klimm, *Der Kaiserdom zu Speyer*, 2^e éd., Spire, 1953, plan à la fin du volume, et *900 Jahre Speyerer Dom: Festschrift...* (Spire, 1961, pl. 10, 11, 13, 38, 39, 43, 48 et 62.
- ²⁸ Cf. R. Kautzsch et E. Neeb, *Die Kdm. der Stadt und des Kreises Mainz*, II, 1^e partie, Darmstadt 1919, (Die Kdm. im Freistaat Hessen), p. 497-498.
- ²⁹ Voir A. Verbeek, *Der alte Turm in Mettlach*, *Trierer Ztschr.*, XII, 1937, p. 66 ss.; Grodecki, *L'archit. ottonienne*, op. cit., p. 164-167 et 274.
- ³⁰ Meyer-Barkhausen, op. cit., p. 41 ss.; W. Schorn et A. Verbeek, *Die Kirche St. Georg in Köln*, Berlin 1940, p. 175 ss. et 187 ss.; Gall, *Dome und Klosterkirchen*, op. cit., p. 86; Verbeek, *Kölner Kirchen*, op. cit., p. 47-48.
- ³¹ On la retrouve quelque peu simplifiée aux coursières du transept et de la nef à la Trinité de Caen, de la nef à Ouistreham, dans la campagne de Caen, et à Melbourne au comté de Derby.
- ³² La chapelle St-Aquilin à Milan; cf. Héliot, *La cathédrale de Cefalu* (op. cit., n. 3), p. 9 ss.; M. H. Windfeld-Hansen réussira mieux que moi, je l'espère, à en découvrir d'autres spécimens; voir les premiers résultats de son enquête dans son article sur *Les couloirs annulaires dans l'archit. funéraire antique*, *Institutum romanum Norvegiae: acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia*, II, 1965, p. 35 ss.
- ³³ J'ajoute ici quelques compléments aux conclusions que j'ai déjà présentées dans mon article sur *Les origines et les débuts de l'abside vitrée*, *Wallraf-Richartz-Jhb.*, XXX, 1968, p. 94-99. Voir aussi A. Mann, *St. Aposteln in Köln*, *Jhb. des kölnischen Geschichtsvereins*, XXXVI-XXXVII, 1961-1962, p. 25-35.
- ³⁴ Cf. W. Bader, *Das Bonner Münsterlanghaus neudatiert*, Bonn und sein Münster: eine Festschrift... , Bonn, 1947, p. 105 ss.; Les arcs-boutants s'accommoderaient particulièrement d'une date assez tardive, surtout après comparaison avec ceux de Marienstatt dont les plus anciens ne remontent qu'au milieu du siècle.
- ³⁵ Sur la nef de Lincoln, sur la cathédrale de Salisbury et sur le transept de celle d'York. En Normandie et dans son voisinage je n'ai à mentionner que la nef des cathédrales de Sées et de Dol, où il n'y a qu'une fenêtre par travée comme à la cathédrale de Lausanne. On a déjà rapproché Bonn de Lincoln et de Genève; voir G. Bandmann, *Das Langhaus des Bonner Münsters und seine künstlerische Stellung*, ibid., p. 114-130, et J. Bony, *The resistance to Chartres* (op. cit., n. 2), p. 48.
- ³⁶ Sur Bonn voir en dehors des ouvrages précités Meyer-Barkhausen, op. cit., p. 80-90, et Gall, op. cit., p. 93. Gall a récusé Genève en alléguant que son style est déjà gothique. L'argument n'est pas convaincant.
- ³⁷ Meyer-Barkhausen, op. cit., p. 74-76; Gall, op. cit., p. 94, et *Niederrh. und normän. Archit.* (op. cit., n. 1), p. 78 et 97.
- ³⁸ En voir une photographie dans Meyer-Barkhausen, phot. 87. Cf. Héliot, *Passages muraux et coursières* (op. cit., n. 4), p. 36-37. On trouve une ordonnance analogue à la lanterne de croisée de St-André à Verceil en Piémont, où l'on combina des traits picards avec un thème italien; cf. R. Wagner-Rieger, *Die italienische Baukunst zu Beginn der Gotik*, Graz-Cologne, 1956-1957, I, p. 162-164.
- ³⁹ Voir sur St-Jean de Worms E. Kranzbühler, *Verschwundene Wormser Bauten*, Worms, 1905, p. 16 ss.; R. Branner, *St. Leonardus at Zoutleeuw and the Rhine valley in early XIIIth cent.*, *Bull. de la Commission royale des monum. et des sites*, XIV, 1963, p. 263 et 265.
- ⁴⁰ Meyer-Barkhausen, op. cit., p. 67 ss.; H. Rathgens, dans *Kdm. der Rheinprovinz*, VII, 1^e partie, Dusseldorf 1911, p. 31 ss. et 41 ss.; Héliot, *Du carolingien au gothique* (op. cit., n. 25), p. 78-79.
- ⁴¹ Citons au moins les absides de l'abbatiale de Cerisy-la-Forêt en Basse-Normandie et de la cathédrale de Peterborough, le déambulatoire de St-Denis, les croisillons des cathédrales de Peterborough et de Noyon.
- ⁴² A la Ste-Chapelle de Paris, aux absides de St-Urbain de Troyes, de St-Martin-au-Bois en Beauvais et de la cathédrale de Ratisbonne, outre les étages supérieurs de grandes basiliques à déambulatoire, telles que l'abbatiale de St-Denis, les cathédrales de Troyes et de Cologne. Voir notamment sur toute l'affaire Héliot, op. cit., p. 51, 53-56, 67, 69, 74 et 80, et *Origines et débuts de l'abside vitrée*, op. cit., p. 89 ss.
- ⁴³ Héliot, *Passages muraux et coursières*, op. cit., p. 24.
- ⁴⁴ Héliot, *Triforiums et coursières* (op. cit., n. 4), p. 118-119. Voir aussi l'élévation de la nef dans son état actuel figurée dans le *Congrès archéol. de France*, LXXXIX (1926, Rouen), p. 27.

- ⁴⁵ Héliot, Passages muraux, op. cit., p.25, 26, 38 et 39.
- ⁴⁶ Les exemples du même système que présentait alors l'architecture allemande furent différemment conçus car les arcades murales, au lieu de passer sous les fenêtres hautes, les enjambaient. En outre la coursière y fait défaut. Cf. P. Héliot, L'ordre colossal et les arcades murales dans les églises romanes, Bull. monumental, CXV, 1957, p.252ss.
- ⁴⁷ Ibid., 241 ss.
- ⁴⁸ Il est en effet probable que les arcades en surplomb qui enjambent les trois étages inférieurs furent importées d'outre Manche. Voir R. Rieger, Studien zur mittelalterlichen Architektur Englands, Alte und neue Kunst, II, 1953, 30, et Héliot, Du carolingien au gothique, op. cit., p.79.
- ⁴⁹ Gall, Dome und Klosterkirchen, op. cit., p.87-88; A. Verbeek, Romanische Westchorhallen an Maas und Rhein, Westdeutsches Jhb. für Kunstgeschichte, IX, 1936, p.81 et 84ss. Il est possible que l'avant-nef de Xanten soit apparentée par des liens ne découlant pas seulement d'une filiation commune, mais lointaine, à celle de la cathédrale piémontaise de Casal du Montferrat, construite également vers 1200 et présentant de fort importantes ressemblances avec la précédente; cf. Héliot, La cathédrale de Cefalu (op. cit., n. 3), p.16-19.
- ⁵⁰ Burmeister, Westfäl. Dome (op. cit., n.9), p.86 et 92; Geisberg, dans Kdm. von Westfalen (op. cit., n.9), p.86 et 92, fig.1385, pl.28, 33 et 40; phot. de l'état actuel dans A. Henze, Der Dom zu Münster, Recklinghausen 1960, pl.14-16 et 18.
- ⁵¹ H. Thümmeler, Der Dom zu Osnabrück, Munich-Berlin 1954, p.22, 23, 31 et 32.
- ⁵² H. Thümmeler, Der Dom zu Minden, Munich-Berlin 1962, p.6-8, et Mittelalterliche Baukunst im Weserraum, Kunst und Kultur im Weserraum, Münster, 1966, I, p.185 et pl.47.
- ⁵³ Héliot, Origines de l'abside vitrée, op. cit., p.99-100.
- ⁵⁴ Gall, op. cit., p.84.
- ⁵⁵ A. König, Die mittelalterliche Baugeschichte des Bremer Domes, Brême 1934, p.54-65; R. Stein, Romanische, gotische und Renaissance-Baukunst in Bremen, Brême, 1962, p.42 et 52, fig. 28, 31 et 34-37; S. Fliedner et W. Kloos, Bremer Kirchen, Brême 1961, p.22ss. et 40; Bremen und seine Bauten, Brême 1900, fig.52; Thümmeler, Der Dom zu Osnabrück, op. cit., p.35.
- ⁵⁶ Fr. et H. Möbius, Archit. religieuse en Allemagne: Saxe, Thuringe, Brandebourg, Mecklembourg, trad. Warnier et Potier, Leipzig 1964, p.200; K. Weidel et H. Kunze, Das Kloster Unser Lieben Frauen in Magdeburg, Augsburg, 1925, p.83ss.; G. Scheja, Die romanische Baukunst in der Mark Brandenburg, Berlin 1939, p.26.
- ⁵⁷ M. D. Ozinga, dans De nederlandse monum. van geschiedenis en kunst: geïllustreerde beschrijving, 6^e partie, (prov. Groningen), t. I, La Haye 1940, p.188ss., et De romaansche kerkelijke bouwkunst, Amsterdam 1949 (De schoonheid van ons land), p.112; Thümmeler, op. cit., p.33-34.
- ⁵⁸ M. Meinz, Der mittelalterliche Sakralbau in Ostfriesland, Aurich, 1966, p.78 et 145.
- ⁵⁹ Ibid., p.62 et 123.
- ⁶⁰ Ibid., p.77, 78, 127 et 128.
- ⁶¹ Ibid., p.77, 78 et 140; Thümmeler, op. cit., p.34.
- ⁶² D. Ellger et J. Kolbe, St. Marien zu Lübeck und seine Wandmalereien, Neumünster, 1951, p.12-15, 25, 29 et 34-43. Voir aussi un plan de la coursière sur les flancs des collatéraux du chœur et autour des faux croisillons dans Die Bau- und Kdm. der... Hansstadt Lübeck, II, Lübeck 1906, p.127.
- ⁶³ Les absides de Notre-Dame de Trèves, qu'on a invoquées, ne me paraissent pas mériter d'être retenues, ne serait-ce que parce que nulle niche ni arcade n'entaille leur soubassement. Il en est ainsi d'Haina. En revanche nous avons constaté que les coursières colonaises sont soulignées de niches ou de hautes arcatures; nous retrouvons ce trait dans les chœurs de Brême et d'Osnabrück, dans les croisillons de Brême et de Munster. En Europe occidentale l'église-halle n'avait droit de cité qu'en Aquitaine et en Anjou, mais la coursière n'y existe qu'à Poitiers.
- ⁶⁴ Il s'agit en l'occurrence d'églises basilicales, où la coursière chemine autour des chapelles rayonnantes et le long des bas-côtés: abbatale de Westminster, cathédrales de Rouen, Bayeux etc. Cf. Héliot, Passages muraux et coursières (op. cit., n. 4), p.31.
- ⁶⁵ N. Zanke, Die St. Nikolaikirche zu Stralsund, Baltische Studien, nouv. série, XLVI, 1959, p.37-38, et Die gotischen Kirchen Stralsunds und ihre Kunstwerke, Berlin 1964, p.48 et 66, pl.15.
- ⁶⁶ S. Thurm, Norddeutscher Backsteinbau: gotische Backsteinhallenkirchen mit dreiapsidalem Chorschluss, Berlin 1935, p.17. Je doute fort que l'architecte ait emprunté le thème de la coursière aux bas-côtés de la cathédrale de Strasbourg, comme le supposait l'auteur.
- ⁶⁷ H. Muther, Die Marienkirche zu Prenzlau, Berlin 1954, p.7, 19 et 31; Thurm, loc. cit.; P. Eichholz, dans Kdm. der Provinz Brandenburg, III, 1^{re} partie, plan de la p.173 et pl.16. Voir aussi: G. Krüger, dans Kunst- und Geschichts-Denkmäler des Freistaates Mecklenburg-Strelitz, t. I, fasc. 3 (Neubrandenburg, 1929), 2^e partie, p.18, 25, 27, 37, 38 et phot.; E. Brückner, Die St. Marienkirche zu Neubrandenburg (Berlin 1957), p.20.
- ⁶⁸ Thurm, op. cit., 31.
- ⁶⁹ Voir sur cette diffusion E. Lehmann, Bemerkungen zu den beiden Vorgängerbauten der spätgotischen Nikolaikirche zu Berlin, Deutsche Akad. der Wissenschaften zu Berlin: Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte, XV, 2^e partie, 1963, p.85ss.; N. Zanke, Hinrich Brunsberg, ein ordenpreussischer Baumeister der Spätgotik, Baltische Studien, nouv. série, XLIV, 1957, p.56-57; Ellger-Kolbe, op. cit., p.40-42; Thurm, op. cit., p.39.
- ⁷⁰ A. F. Lorenz, Die Marienkirche zu Rostock Leipzig 1964, p.2-4.
- ⁷¹ Lehmann, op. cit., p.89ss.
- ⁷² Ellger-Kolbe, op. cit., p.46.
- ⁷³ Gall, Dome und Klosterkirchen, op. cit., p.124.
- ⁷⁴ M. D. Ozinga, De gothische kerkelijke bouwkunst, Amsterdam 1953, (De schoonheid van ons land), p.39ss.
- ⁷⁵ Celui d'Arnhem ne date que du XVI^e siècle.
- ⁷⁶ Les chapelles rayonnantes de la cathédrale de Munster furent ajoutées aux XVI^e et XVII^e siècles.
- ⁷⁷ Cf. L. Torres Balbás, Filiación arquitectónica de la catedral de Pamplona, p.19 (extr. de Principe de Viana, XXIV, 1946); P. Héliot, Le chœur de la cathédrale de Tournai et l'archit. du XIII^e s., Acad. royale de Belgique: bull. de la classe des beaux-arts, XLV, 1963, p.32ss.
- ⁷⁸ M. Ellger (op. cit., p.50-53) a pris la peine de les dénombrer et d'en faire état pour établir la filiation de Lubeck par la cathédrale de Quimper ou par une église similaire, actuellement inconnue. Ce faisant il a peut-être fait trop bon marché des remarquables facultés d'invention du maître de Ste-Marie.
- ⁷⁹ Même la cathédrale de Quimper. Voir en dernier lieu sur cet édifice Héliot, Triforium et coursières (op. cit., n.4), p.139.
- ⁸⁰ P. Héliot, La suppression du triforium au début de la période gothique, Rev. archéol., 1964, I, p.143-146. On a parfois fait état du chœur de la cathédrale du Mans quoique la coursière y fasse défaut, même à l'abside où une fausse balustrade en donne seulement l'apparence (ibid., p.165).
- ⁸¹ Sur la date de l'édifice A. Mussat, La cathédrale N.-D. de Coutances, Congrès archéol. de France, CXXIV (1966, Cotentin et Avranchin), p.34.
- ⁸² A la nef de la cathédrale de Rouen les colonnettes sont nombreuses, mais coupées par une bague. Au chœur de Quimper elles sont assez espacées.
- ⁸³ Il suffit pour s'en assurer de comparer le plan des piliers de Lubeck (Ellger-Kolbe, op. cit., fig.20) avec celui de certains piliers normands

de la première moitié du XIII^e siècle, répartis entre les cathédrales de Rouen (Congrès archéol. de France, LXXXIX, 1926, Rouen, p. 32) et de Bayeux et l'église de Norrey (ibid., LXXV, 1908, Caen, fig. en face des p. 156, 158, 162 et 342). La ressemblance est encore plus grande avec les piles bâties à la fin du XIII^e siècle au chevet de l'abbatiale de Fécamp (J. Vallery-Radot, L'église de la Trinité de Fécamp, Paris 1928, fig. des p. 57 et 62).

⁸⁴ On a volontiers proposé pour Ste-Marie de Lubeck et ses épigones une filiation par les églises flammandes du XIII^e siècle. On a eu tort parce qu'elles ne ressemblent guère aux églises gothiques de l'Allemagne du Nord. Deux seulement offrent quelques similitudes avec celles que

j'étudie maintenant, mais s'en séparent aussi par d'importantes différences. St-Nicolas de Gand a un chevet type soissonnais, sauf les parties hautes qui remontent d'ailleurs au XV^e siècle. Au chœur de St-Sauveur à Bruges les piles ont de nombreuses colonnes et les grandes arcades de nombreuses moulures, mais il y a un triforium et le déambulatoire n'y fut pas ajouté avant le XV^e siècle.

⁸⁵ Zaska, Die Kirchen Stralsunds, op. cit., p. 66, 68 et 89, pl. 8, 9 et 23; E. Fründt, Die Nikolaikirche zu Stralsund, 2^e éd., Berlin 1966, p. 8 et 14. On trouvera les conclusions de mon enquête dans P. Hélot, Coursières et passages muraux dans les églises gothiques de l'Europe centrale, Ztschr. für Kunstgeschichte, XXXIII, 1970, p. 201 ss.

Die Kapelle St. Nicolai am Kolk zu Soest

von Wolf-Herbert Deus

Als ich 1962 auf der Suche nach Scheiben- und Ring-Kreuzen durch Gotland streifte¹, beschäftigte mich nebenher auch die Beobachtung, daß ich dort oftmals zweischiffigen Kirchen begegnete, wie sie mir aus der Kapelle St. Nicolai am Kolk in Soest vertraut waren, über die ich schon manchenmal mit Dir, mein lieber Freund Wolfgang Krönig, gesprochen hatte.

Bei näherem Hinsehen stellte sich heraus, daß zweischiffige Kirchen gewissermaßen eine Parallelerscheinung zu den Scheibenkreuzen sind, insofern auch sie früher vereinzelt auf dem Festland und zumal mit einem ausnehmend beachtlichen Bauwerk gerade in Soest vorkommen, dann jedoch häufig und geradezu charakteristisch auf Gotland werden. Inzwischen hat sich zu meiner Freude ein besser als ich qualifizierter Sachverständiger, Hans Thümmeler in Münster, der Frage angenommen², zu der ich hier nur wenige kleine Beiträge zu geben vermag. Was in der lokalen Forschung bisher dazu gesagt wurde, faßte Hubertus Schwartz erst vor wenigen Jahren zusammen³.

Wichtig ist es, diese Kapellen und Kirchen im Rahmen der allgemeinen Baugeschichte zu sehen, wie es Thümmeler tat. Dabei fällt entscheidend eben die Zweischiffigkeit auf, die auch in Soest völlig ungewohnt ist, nachdem man dort vorher nur die einschiffige Kirche kannte, durch Anbau von Nebenschiffen zur Basilika ausbaute (St. Patrocli) und die dreischiffige Basilika durch Obergeschosse auf den Nebenschiffen zu einer Quasi-Halle erweiterte (St. Petri).

Die Zweischiffigkeit fordert Vergleiche mit quadratisch oder länglich rechteckigen Räumen, deren Decke durch eine oder mehrere Stützen getragen wird, verbreitet in der Profanarchitektur des Mittel-

alters in Klöstern, Burgen, Rathäusern und Bürgerhäusern seit dem 12. Jh., auch in Soest aus schon früher Zeit erhalten im Erdgeschoß des romanischen Hauses auf dem Burghof, aber auch spätgotisch in der Sakristei des Minoritenklosters, mit einzelner Pfeiler, erheblich größer im romanischen Haus in Gotlands Fornsal zu Visby, mit deren zwei und ähnlich öfter in gotländischen Kaufmannshäusern⁴. Aber diese profanen Räume, Refektorien, Kapitelsäle sind ebenso wie Synagogen nur bedingt als »zweischiffig« zu bezeichnen, da es bei

Abb. 1 Soest, Kapelle St. Nicolai

